

### PRÉDICATION DU R. P. LACORDAIRE, A NANCY.

Nous avons vu l'impuissance du rationalisme philosophique soit pour former la raison, soit pour l'affranchir des erreurs d'une éducation mauvaise et fautive, et par conséquent la nécessité d'une autorité infallible, qui puisse, en nous éclairant de sa lumière, nous maintenir dans la vérité ou nous y ramener. Mais ce n'est pas tout; il nous faut encore attaquer aujourd'hui le rationalisme religieux. Ces deux mots semblent s'allier difficilement entre eux; et cependant cela s'est fait: oui, ce prodige s'est accompli une seule fois, il y a trois siècles; et comme nous avons à sonder une plaie saignante, nous redoublerons de modération afin d'ôter ou d'adoucir, par la miséricorde et la simplicité des paroles, ce que le trait pourrait offrir d'amier ou d'empoisonné. J'espère donc, a dit ici l'orateur, qu'il ne sortira rien de ma bouche qui puisse affliger des hommes chrétiens encore malgré leurs erreurs.

Nous examinerons 1. les origines du rationalisme religieux, et 2. ses conséquences, telles qu'elles ont été manifestées par l'histoire depuis trois cents ans.

Dans les premières années du seizième siècle, au fond d'un couvent d'une petite ville de la Saxe, il y avait un moine inconnu du monde et de lui-même, mais qui avait reçu de Dieu une âme ardente, indomptable et capable de soulever les masses; éloquent suppôt de l'erreur, soit qu'il ouvrit ses lèvres pour la répandre, soit qu'il tint la plume pour la graver en airain. Le premier jour de l'an 1517, le soleil se leva comme à l'ordinaire; mais la face du monde allait changer; et depuis ce temps pas un coup de canon ne s'est tiré en Europe, qu'il ne soit parti de ce foyer terrible si soudainement allumé. Or, cet homme qui devait ébranler tout, il s'appelait Martin Luther, et voici ce qui arriva:

Le pape Léon X avait convié toute la chrétienté à s'associer à lui pour la construction du temple de Saint-Pierre; et pour faciliter l'achèvement de cette œuvre, à l'aide du concours des fidèles, il y avait attaché des indulgences. C'est que nous autres catholiques nous sommes mutuellement unis par la communion des Saints, dont les mérites nous profitent en soutenant ici-bas notre infirmité; c'est qu'entre nous il y a fraternité spirituelle, et que celui qui n'a rien ne rougit pas de mendier à celui qui abonde; c'est qu'entre les élus du ciel et les exilés de la terre il y a échange de misère et de richesse, échange sublime, digne à la fois de l'homme et de Dieu! C'est la loi du dévouement réciproque. Oui, dans tel coin du monde, il y a tel homme qui prie pour vous, qui souffre pour vous, et que vous ne connaissez pas. L'Eglise a toujours admis qu'il y avait présents et acceptés dans la mémoire de Dieu, des mérites surabondants applicables aux âmes des fidèles. C'est la plus consolante et la plus admirable des croyances, parce qu'elle nous arrache aux étreintes de l'égoïsme. Léon X promulgua donc solennellement des indulgences. Or, Martin Luther en ambitionnait, pour son Ordre ou pour lui-même, la publication; cette ambition, sans doute, pouvait être permise; elle n'avait rien de criminel. Toutefois un autre Ordre fut choisi, à cet effet, par le saint-siège; c'était celui des Dominicains. De là l'exaspération de Luther qui, blessé au vif, chercha naturellement à combattre la bulle pontificale.

Des indulgences, il alla bientôt jusqu'à pénétrer dans les insondables profondeurs de la grâce; là il trébucha, et il dut trébucher, car quiconque ne travaille pas dans un but pur, échoue inévitablement: l'inspiration de l'Esprit-Saint déserte les âmes qui cherchent autre chose que la seule gloire de Dieu. Croyant voir, peut-être même avec bonne foi, dans l'Écriture et la tradition ce qui, en réalité, n'y était pas, il agita des questions imprudentes, établit et publia des thèses qui ne tardèrent pas à être condamnées.—Jamais l'Eglise n'a imputé l'erreur à crime; elle ne flétrit que l'opiniâtreté. Luther s'étant trompé en soutenant des idées fausses, jusque-là il était encore innocent; un aveu sincère terminait tout et le grandissait à ses propres yeux, aussi bien que devant Dieu et devant les hommes; car s'il est de l'homme de se tromper, il est de l'ange de se relever: la chute devient un piédestal pour quiconque sait reconnaître sa faute et la réparer. Pouvait-il hésiter longtemps sur le parti qu'il avait à prendre? D'un côté, c'était pour lui le repos, l'honneur, la félicité; de l'autre, le trouble, l'inquiétude et la honte. Qui l'avait recueilli? qui avait instruit et formé sa jeunesse? Qui avait béni les principaux actes de sa vie? qui avait reçu ses vœux solennels? C'était l'Eglise catholique. Rompre avec elle, c'était rompre avec sa famille, avec le passé tout entier, depuis lui-même jusques Adam. Oh! combien de fois, en lutte avec ces graves pensées, il dut se promener rêveur dans le si-

lence de sa solitude! Que de choses étranges durent se passer au fond de cette âme qui s'appretait à remuer le monde! Quant au mobile déterminant qui poussa Luther dans une voie fatale, nous ne le saurons que devant Dieu. Il pesa tout dans sa tête, mais rien dans sa foi; il prit une balance humaine, et il fut vaincu! Hélas, si songeant alors à la vertu de la prière, il se fût mis à genoux, il était sauvé! mais l'orgueil l'emporta; il descendit sur la place publique, y alluma un bûcher et livra la bulle aux flammes, la bulle d'un prince, d'un souverain, d'un pape, que l'univers avait proclamé et devant qui s'inclinaient tous les peuples chrétiens! c'était là, convenons-en, un grand acte, une prodigieuse manifestation d'énergie et d'audace. Or, cet événement a eu de terribles conséquences; et vous, générations d'aujourd'hui qui les subissez, sachez-le bien, toutes vos misères, elles sont nées des cendres de cette bulle, brûlée à Wurtemberg! Voilà donc que l'ardent réformateur vient de mettre entre Rome et lui la distance d'un abîme; il s'est fermé les issues, plus de route derrière, plus de retraite ménagée! Comme Agathocle, il a brûlé ses vaisseaux. Que fera-t-il? Le premier besoin d'un homme qui s'est acculé dans une position fautive, c'est de se créer des armes; aussi est-ce là que nous allons voir éclater toute la puissance de son génie. Oui, c'était un puissant génie que Luther; et nous pouvons l'avouer sans crainte, car, après tout, que gagne-t-on à faire ses ennemis petits? Et puis, l'Eglise est assez forte par elle seule et par elle-même, pour oser confesser la force de ses plus rudes antagonistes.

Quatre voies s'offraient à Luther, en dehors du Catholicisme; c'étaient ou l'incroyance, ou l'apostasie, ou l'hérésie, ou le schisme.—N'est pas incroyant qui veut: à dix-huit ans on s'imagine pouvoir aisément le devenir; mais à quarante ans, quand on a sondé le Christianisme, on ne le peut plus; le mariage avec la vérité est plus indissoluble qu'on ne pense. Et puis alors le monde n'était pas mûr pour l'incrédulité; l'heure de la négation n'était pas venue; la négation eût été écrasée par l'affirmation. Luther ne pouvait donc pas être incroyant.—Il ne pouvait pas non plus se faire apostat. Toute l'Europe était debout contre le Mahométisme; d'ailleurs on peut aller consciencieusement du pire au mieux, mais non redescendre du mieux au pire; et le renégat sera toujours flétri dans l'opinion, parce qu'on sait bien qu'il ne saurait quitter le Christianisme pour quelque chose de meilleur, et que s'il l'abandonne c'est qu'il insulte à ses bienfaits en affectant de mépriser sa lumière.—Pouvait-il devenir hérétique?—Non, car l'hérésie ne tombe ordinairement que sur un point particulier touchant lequel on se sépare de la foi commune, en respectant du reste l'autorité de l'Eglise: or, Luther avait complètement brisé l'autorité; c'était donc trop peu pour lui d'être hérétique.—Et schismatique? pas davantage. Il y a schisme lorsqu'on se pose soi-même autorité en face d'une autorité supérieure et préexistante, comme firent jadis les patriarches d'Orient; c'est alors pape contre pape, concile contre concile, puissance contre puissance. Or, comment Luther, après avoir brûlé la bulle, eût-il osé se proclamer pape, évêque ou concile? où étaient son antiquité, ses ancêtres, sa généalogie, ses titres enfin à l'universelle obéissance de la catholicité? il ne pouvait donc raisonnablement s'attribuer ni les honneurs, ni les profits d'un schisme, pas plus qu'il ne lui était logiquement possible de se faire hérétique, apostat ou incroyant.

Que fera donc le Réformateur?—Il avise que ces gens d'église, ce pape, ces évêques, cette antiquaille sacrée, que tout cela enfin n'est pas la parole de Dieu; que cette parole est burinée dans les Écritures comme sur le bronze et l'airain, et que quiconque possède le livre n'a plus besoin d'autorité. Il rassure l'Europe alarmée en lui disant: Mais je n'invente rien; mais je n'attaque pas le Christianisme; loin de là, je le ramène à sa pureté primitive, et je suis plus chrétien que le pape! seulement nous éliminerons le clergé, nous balayerons pape, évêques, couvents; et ainsi nous ferons main basse sur les trésors après en avoir chassé les gardiens. Les apparences semblent justifier ces plans; le clergé formait alors un corps riche et puissant: riche, à cause des largesses et des concessions de terrain que lui avaient octroyés les barbares convertis et reconnaissans; puissant, par son union avec la société civile qui, en lui prêtant appui, augmentait son ascendant et consolidait son autorité. Depuis Constantin, l'Eglise et l'Etat faisaient partie du corps social: il y avait mariage entre l'Europe et l'Eglise. On pouvait, insulter l'Eglise en passant, mais l'Europe était là qui tirait l'épée et venait à l'appui. Bon ou mauvais, tel était, en fait, l'ordre établi; c'est de l'histoire. Or, là où est la fortune, le bonheur, le pouvoir, il y aura toujours occasion de haine et d'envie. Cet état de choses a disparu, la puissance a